

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple. | | |

LE MONDE ILLUSTRÉ

8ème année, No 135—Samedi, 4 décembre 1886
Bureaux : 80, rue St-Gabriel, Montréal

LE No. 5 CENTS

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50. — Un an : \$3.00



L'HON. HONORÉ MERCIER,
DÉPUTÉ (LIBÉRAL) DU COMITÉ DE SAINT-HYACINTHE



J. S. HALL, JR.,
DÉPUTÉ (CONSERVATEUR), MONTRÉAL-OUEST



L. O. DAVID,
DÉPUTÉ (NATIONAL) MONTRÉAL-EST

PARLEMENT DE QUÉBEC

LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 4 décembre 1886

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — Parlement de Québec. — Poésie : Sourire et pleurs. — Théâtres et amusements. — Du Niger au Soudan Central, par Adolphe Burdo. — Choses et autres. — Rébus. — Feuilleton : Jean-Jeudi.

GRAVURES : Parlement de Québec : L'hon. Honoré Mercier ; J. S. Hall, jr ; L. O. David. — Voyage dans l'Afrique équatoriale. — Une conversation politique. — Rébus. — Gravure du feuilleton.

Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
36 Primes, à \$1	36

94 PRIMES \$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

NOS PRIMES

M. Godias Vézina, forgeron, 25, rue Saint-Pierre, Saint-Sauveur de Québec, a gagné la prime de \$25.00, au dernier tirage.

En réponse à plusieurs de nos lecteurs, nous devons dire que tous les porteurs de numéros gagnants, abonnés ou non, ont droit aux primes de chaque mois.

Le trente-deuxième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros de novembre), aura lieu lundi, le 6 décembre, à 8 heures du soir, dans la salle de conférence de *La Patrie*, 35, rue Saint-Gabriel. Le tirage se fait par trois personnes choisies par l'assemblée. Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



Les étrangers qui viennent dans notre pays, ont toutes les peines du monde à se retrouver dans le dédale de notre politique, et les Français eux-mêmes n'ont jamais pu y voir vraiment clair.

Les délégués qui sont venus nous voir dernièrement n'ont pas échappé à cet ennui et, en lisant le compte-rendu de leur visite au Canada, on a la preuve de cet avancé.

On s'est demandé souvent qu'elle était la cause des fausses impressions qu'ils emportent de chez nous et qu'ils colportent plus tard, sans penser à mal.

Je crois qu'on trouverait peut-être l'explication de cet étrange phénomène en cherchant quel monde voient ces étrangers et conséquemment par qui ils sont renseignés.

On a dit à plusieurs reprises que trop souvent ces visiteurs sont accaparés par quelques personnes, qui font bonne garde autour d'eux, et ne les laissent pas approcher facilement par ceux qui pourraient le mieux satisfaire leur curiosité et il est très possible qu'il y ait beaucoup de vrai dans cette réflexion.

Il est un fait incontestable, c'est que très peu de Français de France, connaissent bien notre pays, et en m'exprimant ainsi, je parle de ceux qui sont venus nous voir depuis plusieurs années.

Il faut espérer que les relations devenant plus fréquentes, on corrigera les erreurs commises, et

que nos amis de la mère-patrie arriveront à nous connaître aussi bien que nous les connaissons.

. Mais j'aurai sans doute occasion de revenir un jour sur ce sujet. Pour le moment, je désire vous montrer comment on entend notre politique locale à Paris.

Le *Soleil*, journal d'une certaine valeur, annonce en ces termes le résultat de nos dernières élections.

"Le télégraphe nous a déjà appris le succès considérable remporté par les Canadiens-Français sur les immigrés anglais dans les récentes élections pour le parlement provincial de Québec, tandis qu'autrefois la majorité était au parti anglais. La nouvelle Assemblée comprend maintenant : 39 Anglais et 39 Français, laissant la balance du pouvoir à la merci de quatre nationaux indépendants."

Ces immigrés anglais, cette majorité qui était autrefois au parti anglais, cette nouvelle assemblée composée de 39 Anglais et de 39 Français, tout cela est bien fait pour nous surprendre, car nous ne nous sommes jamais aperçus de tout cela.

C'est cependant ainsi qu'on écrit l'histoire.

Non, confrère, vous êtes mal renseigné.

Ici tout le monde est descendant d'immigrés et la plupart des Anglais de notre province sont nés en Canada, car ceux auxquels on peut appliquer ce nom d'immigrés, ne s'établissent presque jamais dans la province de Québec où la majorité d'origine française les gênerait.

L'intention cachée de l'écrivain devait être cependant excellente, je crois le comprendre, mais le fait n'est pas d'une exactitude remarquable.

D'après le calcul du rédacteur du *Soleil* notre Chambre locale se composerait de 82 membres, tandis qu'elle n'en a que 65.

De plus, nous comptons dans les nouveaux élus que très-peu d'Anglais, comme toujours.

. Se teindre les cheveux, semble au premier abord une simple manie de coquetterie qui ne peut avoir de graves conséquences.

Qu'une jeune fille emploie des ingrédients chimiques pour rendre sa chevelure pareille à celle de Vénus, quand elle est brune comme la nuit, cela la regarde seule dira-t-on.

Qu'un vieillard se rajeunisse en apparence, en se teignant la barbe et les cheveux, cela ne fait de mal à personne, etc, etc.

Ce raisonnement n'est cependant pas juste.

Une grande compagnie d'assurances vient d'envoyer à ses agents une circulaire confidentielle, dans laquelle elle vise les personnes qui emploient des teintures pour les cheveux et pour la barbe.

Les agents ont ordre de ne pas contracter avec ces personnes, une police qui force la compagnie à payer aux héritiers une forte somme après le décès de l'assuré.

La compagnie est en effet convaincue que l'emploi des teintures peut être pernicieux pour la santé.

Ce qui se rapporte, dans cette circulaire, aux héritiers, n'aura pas, je crois, grande influence sur les personnes qui veulent se faire assurer, car nous vivons à une époque où l'on pense plutôt à soi qu'aux autres.

Quant à la question de santé, elle est plus grave, et on peut s'attendre à une baisse prochaine sur les prix des teintures que l'on affiche partout.

Quoi qu'il en soit, soyez prudents, ne vous teignez ni les cheveux, ni la barbe, si vous tenez à votre santé et même . . si vous aimez vos neveux, héritiers.

. Nous avons, en ce moment, parmi nous, un homme qui, à part son mérite personnel, mérite d'attirer notre attention d'une manière spéciale, car il est en quelque sorte la personnification de l'Irlande souffrante, de l'Irlande opprimée et persécutée.

Michael Davitt, fils de paysan, est presque venu au monde au milieu des huissiers, des soldats et autres employés des oppresseurs de sa patrie.

A peine avait-il eu le temps de jeter son premier cri, que sa famille était chassée de son pauvre logis et qu'elle devait chercher du pain ailleurs.

On comprend qu'un homme né dans de telles

conditions, ne devait pas devenir un admirateur passionné de gens qui avaient réduit ses parents à la misère.

Dès qu'il eut l'âge d'homme, il se jeta résolument dans la lutte et, suivant en cela les traces de ses prédécesseurs qui demandaient simplement le droit de vivre en travaillant, il fit une guerre constante au gouvernement anglais qui refusait, et refuse encore aux Irlandais, toute concession et toute réforme.

Je ne sais si on peut appeler révolutionnaire, rebelle et révolté un homme comme Davitt, mais, je ne le crois pas.

. En 1868, Davitt sauva de l'incendie et du pillage une chapelle catholique. Les orangistes, animés de haine contre le prêtre de la paroisse de Haslingden, s'avançaient en force pour mettre le feu à l'église.

C'est alors qu'ils rencontrèrent sur leur chemin Davitt, seul, barrant la route, et le pistolet au poing. Il tira en l'air deux fois et les orangistes prirent la fuite.

Ceci est l'acte d'un honnête homme et d'un bon catholique.

Deux ans plus tard, on retrouve Davitt à Londres, s'occupant d'achats d'armes pour les féniens. Arrêté aussitôt, il fut condamné à quinze ans de servitude pénale.

Et ici, dites vous-même, si la Providence ne lui avait pas imposé cette épreuve pour en faire l'homme qui plus tard devait jouer un si grand rôle dans l'œuvre qu'il poursuit depuis près de dix ans.

C'est en prison que Davitt apprit à lire et qu'il put étudier l'histoire de son pays, cette histoire admirable, si féconde en dévouements obscurs et resplendissante de tentatives désespérées pour faire triompher une cause juste et honorable.

Libéré en 1877, Davitt fonda la Ligue Agraire, cet adversaire gigantesque des propriétaires, c'est-à-dire, des représentants de la persécution en Irlande.

C'est alors qu'il rencontra Parnell, ce protestant de courage, qui a consacré sa vie, son intelligence et sa fortune à la défense des droits des catholiques.

Ces deux hommes étaient faits pour s'entendre, et on sait quelle lutte héroïque ils ont soutenue ensemble.

Défait hier dans le Parlement Anglais, ils triompheront demain, car leur cause est celle de la justice, du progrès, de l'humanité, de l'honneur et de la civilisation.

. La réception faite à Montréal, au grand patriote irlandais, à été digne de lui et de nous.

Il n'a pas été reçu en vaincu, mais en défenseur et en triomphateur des droits de la Religion et de la Patrie.

Ceci est bien et juste.

La colonie canadienne a fait la leçon à cette Angleterre hautaine qui, prétendant toujours marcher en avant et ouvrir aux peuples la voie du progrès, oublie qu'elle agit mal envers cette belle nation irlandaise qui lui a donné tant de sang et tant de gloire.

. Le mois de novembre finit à peine, que déjà on voit partout des annonces conviant les acheteurs à visiter tel ou tel magasin afin de faire les provisions d'étrennes qu'attendent les enfants avec tant d'impatience.

Voici le moment où tous les marchands commencent à recevoir les poupées masculines et féminines, qui feront la joie de nos chers petits dans trois ou quatre semaines.

Vous savez que tout cela nous vient d'Europe, mais ce que vous ignorez peut-être, c'est que ces demoiselles et ces messieurs (je parle des poupées) ont leurs couturières, leurs lingères, leurs bottiers, leurs chapeliers, leurs modistes, etc.

Savez-vous qu'il y a des chapeaux de poupée depuis dix cents jusqu'à cinq et même six piastres ? Des costumes aussi chers que ceux des enfants ? De la lingerie assortie et des chaussures du même prix que les vôtres ?

La poupée de nos grand-mères a disparu ; elle n'avait de la poupée actuelle que l'insensibilité, et

ne se présentait que sous trois formes, en peau, en carton et en bois.

Aujourd'hui on a changé tout cela, la poupée à suivi la mode et devient tous les jours de plus en plus élégante.

Mais au dessous même de ces poupées dont je vous parle, il existait la classe des poupées en chiffon.

La génération actuelle commence à oublier cette étrange création.

Bonnes *mémés* canadiennes, vous qui vous souvenez, vous aviez la spécialité de la poupée en chiffons.

Le corps sans jambes et bien bourré était coupé en croix par un petit rouleau formant les bras.

Le cou s'étranglait par une ficelle.

Les délicates, les raffinées, les mémés qui avaient une vague idée des beaux arts, dessinaient au crayon ou à l'encre les traits du visage et la gamine qui recevait ce chef-d'œuvre, le complétait parfois en lui faisant une chevelure de filasse.

On s'amusait tout autant avec la poupée en chiffon qu'avec la poupée de luxe, mais les temps sont changés et nos enfants dédaignent les *catins de mémé*, tandis que nous, nous...

Allons, bon ! je deviens gâteaux...

. Non, je redeviens sérieux, car un crêpe m'annonce que la mort vient de nous visiter et de nous enlever un ami que nous espérons voir longtemps encore au milieu de nous.

Le Père Prévost, l'aumônier du 65^e bataillon, un de ces braves prêtres qui cachent un cœur de soldat sous leur soutane, un vaillant qui était aussi calme au milieu des balles qu'en disant sa messe, vient de mourir.

Tous ceux qui on fait la campagne du Nord-Ouest, ont gardé le souvenir de cet excellent prêtre qui, d'un mot, relevait les nerfs fatigués des jeunes volontaires et savait toujours remonter le moral de nos soldats.

Le Père Prévost n'était âgé que de quarante-cinq ans, mais les fatigues qu'il avait souffertes en se prodiguant avec un dévouement sans bornes dans l'accomplissement de son laborieux apostolat, avaient miné sa santé et depuis son retour du Nord-Ouest son état empirait chaque jour.

La nouvelle de sa mort a profondément affecté tous les catholiques du diocèse.

. Ainsi que nous le disions dans notre dernier numéro, nous commençons aujourd'hui notre galerie des portraits des membres de la Législature de Québec.

Nos promesses sont tenues ; comme on le voit, nos gravures sont exactes, ressemblantes et artistiques.

Certaines personnes s'attendaient, nous dit-on, à ce que ces portraits seraient accompagnés de biographies écrites dans un sens politique quelconque, c'est une grave erreur, erreur d'autant plus grave que LE MONDE ILLUSTRÉ ne s'est jamais occupé de politique et ne veut pas s'en occuper.

Nous donnons des renseignements, des gravures, des chroniques, des œuvres littéraires, nous effleurons la politique sans jamais nous y mêler.

Et, puisque l'occasion s'en présente, nous prions les députés qui ne nous ont pas envoyé leur photographie de croire que leur portrait ne sera pas publié.

C'est bien juste, du reste, n'est-ce pas ?

Chose assez curieuse, quelques députés répondent à nos lettres en disant qu'ils sont pauvres, peu en position de faire honneur à leurs affaires, etc., etc.

Allons donc ! vous n'êtes pas sérieux !

Leon Leduc

PARLEMENT DE QUÉBEC

HONORABLE HONORÉ MERCIER

Né à Iberville, le 15 octobre 1840. Fit ses études au collège des Jésuites ; entra dans le bureau de MM. Laframboise et Lafontaine, et fut admis au barreau en 1865.

Après avoir essayé du journalisme, il s'occupa

spécialement de sa profession et s'acquit bientôt une réputation méritée.

Élu en 1871 député du comté de Rouville, il céda son siège, en 1874, à M. Cheval, afin de ne pas diviser les forces du parti libéral dans ce comté.

En 1875, candidat à la Chambre des Communes, il fut battu par six voix, et fut élu l'année suivante par 307 voix de majorité. Il entra aussitôt au ministère avec le portefeuille de procureur-général.

Réélu en 1881, il devint chef du parti libéral dans la province de Québec en 1883, par suite de la retraite de l'hon. M. Joly et sur la demande de celui-ci.

L'hon. M. Mercier s'est marié en premières noces en 1866, avec M^{lle} Léopoldine Boivin, et en secondes noces en 1871, avec M^{lle} Virginie St.-Denis.

J. S. HALL, J^r

John Smyth Hall (junior), est né à Montréal, le 7 août 1853, fils de John Hall, l'un de nos plus vieux concitoyens, associé de la maison Grant, Hall & Cie., marchands de bois et propriétaires de moulins.

Elève de Lennoxville, le député de Montréal-Ouest est entré à l'Université McGill en 1876, d'où il en sortit en 1875, avec les degrés de Bachelier ès-arts et Bachelier en droit.

Après avoir étudié le droit chez MM. A. W. Robertson & MM. Cross, Lunn & Lunn, il fut reçu avocat en 1876, et devint aussitôt l'associé de M. MacMaster et plus tard de M. Greenshields.

En 1880, il quitta ce dernier pour faire partie de la société Church, Chapleau, Hall & Nicolls.

Les souvenirs qu'il a laissés à l'Université sont excellents.

En 1880, il fut nommé président de la société de la Bibliothèque de l'Université, et en 1884, président des Gradués de McGill.

En politique, carrément conservateur, toujours sur la brèche, combattant avec courage, c'est un des heureux du parti, car jamais il n'a subi un échec, et c'est avec confiance qu'il voit une aurore nouvelle se lever pour la politique une fois de plus.

M. Hall s'est marié le 3 janvier 1883, avec M^{lle} Brigham, d'Ottawa.

L. O. DAVID

Né au Sault-au-Récollet, le 24 mars 1840, M. L. O. David est fils du major David, et "ce dernier, de par cette qualité, avait le droit d'élever "un mai devant la porte de sa demeure.

"Aux grandes solennités, les couleurs françaises flottaient au sommet du mât, et l'homme mûr "d'aujourd'hui ne sait pas trop si le doit point "beaucoup de son patriotisme au drapeau tricolore "dont la brise faisait joyeusement claquer l'étoffe."

Les lignes entre guillemets sont de notre ami regretté Achintre, et sont tirées de la biographie qu'il a faite du député de Montréal-Est.

M. David est, en effet, le type du patriote ; qu'il parle ou qu'il écrive, il est toujours guidé par l'amour profond qu'il éprouve pour son pays, et ce titre de patriote vaut à lui seul tous les honneurs et toutes les dignités.

Amis comme ennemis politiques s'inclinent devant l'historien de l'insurrection de 1837-38.

Après d'excellentes études au collège de Sainte-Thérèse, il étudia le droit avec l'hon. M. Mousseau, et fut reçu avocat en 1864.

Quatre ans plus tard, il épousait M^{lle} Albina Chenest, de Québec.

Aussi bon journaliste que bon avocat, M. David collabora au *Colonisateur*, à l'*Union Nationale*, à l'*Opinion Publique*, au *Nouveau-Monde*, au *Bien Public*, à la *Tribune*, etc.

Se jettant à son tour dans la politique militante, il fut vaincu quatre fois : en 1867, Hochelaga ; 1873, Laval ; 1875, Hochelaga, et 1878, Hochelaga.

Eufin, cette année, il a enlevé le mandat de député à la Chambre Locale, dans la division de Montréal-Est.

Quel commerce lucratif ce serait que d'acheter les hommes ce qu'ils valent et les revendre ce qu'ils s'estiment.



SOURIRE ET PLEURS

Quand tu souris, à quoi sert de me dire
Quel songe heureux a charmé ton sommeil ?
Ton bonheur seul me suffit ; ton sourire
Est pour mon cœur un rayon de soleil.

Mais sur ton front quand un chagrin se pose,
Mais quand tes yeux sont inondés de pleurs,
Alors je veux en connaître la cause ;
J'en veux ma part, j'ai droit à tes douleurs.

Tout mon bonheur n'est-il pas dans ta joie ?
Tout mon malheur n'est-il pas dans ton deuil ?
Te soutenir, te guider dans ta voie,
Te rendre heureuse, est mon plus doux orgueil.

Mais quand je vois tomber ces tristes gouttes
Sur ton visage éteint et languissant,
J'échangerais, pour les racheter toutes,
Contre chacune une goutte de sang.

PROSPER BLANCHERAIN.

THÉÂTRES ET AMUSEMENTS

THÉÂTRE ROYAL

The World, un drame à sensation, bien connu de nos habitués des théâtres, remporte lui aussi un véritable succès au Royal.

Nos amateurs sont toujours heureux de revoir les grands effets de scène de ce beau drame, qui sont une merveille de mécanisme ingénieux.

La troupe de J. Z. Little est trop connue pour que nous lui fassions des éloges, et nous nous contenterons d'inviter ceux qui recherchent de bonnes émotions d'aller entendre ce drame qui en offre de vivés du commencement à la fin.

ACADÉMIE DE MUSIQUE

Hoodman Blind, la plus grande production anglaise du siècle, est représenté avec le plus grand succès à ce théâtre.

Ce superbe mélodrame est joué par des acteurs d'élite et les différentes scènes, telles que le clair de lune sur le bord de la mer, le départ des troupes pour l'Égypte, le demi cercle de lumières et les flots noirs de la Tamise, sont bissées avec enthousiasme.

La mise en scène est somptueuse, et il nous a été rarement donné de voir d'aussi admirables décors ; aussi excitera-t-elle l'admiration et les éloges de tout le monde.

Joseph Haworth, le héros du drame, fait fureur par son jeu savant, et nous sommes sûrs qu'il emportera le meilleur souvenir de cette ville, car notre public lui fait fête à chaque représentation.

Charité.—Charité, c'est-à-dire amour et compassion, les deux expressions en lesquelles se résument les joies et les misères de la vie humaine, les deux vertus qui l'anoblissent et la consolent. Que le riche soit charitable envers le serviteur, qu'il assujettit à ses volontés, envers l'ouvrier qu'il emploie envers le pauvre qui lui tend la main. Qu'il se dise chaque soir en s'endormant, que pour lui, plus la Providence l'a fait puissant, plus elle lui impose par là même l'obligation d'aider, de protéger ceux qui l'entourent. Que le pauvre à son tour soit charitable envers le riche. Qu'il sache que nulles merveilles de marbre, nul plafond doré ne peuvent mettre un prince à l'abri des anxiétés mortelles, que la douleur humaine pénètre sous le manteau de pourpre comme sous les haillons, et que bien des fois le grand seigneur, assis au sein de ses richesses, en face d'une table splendide, s'est pris à envier l'humble toit et l'obscur repos de son charbonnier.

Une coquette est plus aisée à marier qu'une savante ; car pour épouser une savante il faut être sans orgueil, ce qui est très rare, au lieu que pour épouser une coquette il ne faut qu'être fou, ce qui est très commun.



UNE CONVERSATION POLITIQUE. — ROMANCE SANS PAROLES

VOYAGE DANS L'AFRIQUE EQUATORIALE

DU NIGER AU SOUDAN CENTRAL

VI

Un moment solennel.—Secours inespéré.—Lokoja.—L'évêque du Niger.—Histoire d'un jeune esclave.—Le doigt de Dieu.—Une mère heureuse.—Souvenirs de France.—Pauvre vieille !

PENDANT ON commençait à voir quelques lueurs du côté de l'orient. Peu à peu les monts, les arbres, la rive sortent de l'obscurité, et déchirent le voile de brume matinale qui s'attarde aux rives du fleuve. Une légère brise s'élève, qui doucement caresse les plis de mon drapeau, l'unique ami, l'unique compagnon qui me reste ; en l'apercevant, je reprends courage, car il me rappelle la patrie et la famille, c'est-à-dire le devoir et l'honneur.

Sans trop de peine, je détache ma pirogue et accoste le rivage, afin de pouvoir atterrir quand je le jugerai bon. Je mets de l'ordre dans mes bagages, j'inspecte mes armes mes munitions ; je rassemble mes notes, mes croquis, et enfin je saute à terre, souhaitant et appréhendant tout à la fois de rencontrer quelque indigène.

Bientôt j'en avise un qui s'achemine vers le fleuve, un pêcheur, je présume ; je le hèle ; mais à peine m'a-t-il aperçu qu'il s'enfuit. Deux heures se passent en vaines recherches aux alentours, après quoi je regagne ma pirogue, j'y allume du feu et me mets en devoir de bouillir quelques ignames, quand de grandes clameurs retentissent à mes oreilles ; au même instant débouche, à une brève distance, tout un groupe de nègres qui, à ma vue, s'arrêtent comme pétrifiés.

Le moment était solennel. De ce qui allait arriver dépendaient ma vie et l'issue de mon voyage. Prenant d'une main quelques colliers de perles, de l'autre déployant une pièce de cotonnade, je les exhibe au nègre le plus proche de moi ; en même temps je lui montre mes pagaies et, du geste, je l'invite à ramer.

Il me répond par des éclats de rire idiots.

Sans me décourager, je renouvelle ma pantomime et, mieux inspiré, un autre se hasarde à me joindre ; son exemple entraîne plusieurs ; à l'aide de mes doigts, je m'évertue à leur faire comprendre que je n'en veux que quatre et, à la fin, j'y réussis. Grâce à ce renfort inespéré, au bout d'une demi-heure j'étais en face de Lokoja. Une foule compacte, qui paraissait m'y attendre, salua mon arrivée par des cris, des chants et des battements de mains.

J'abordai en face d'un baobab, dans une anse creusée par le remous du courant ; à peine ma pirogue est-elle amarrée, qu'un nègre, vêtu d'une jaquette et d'un pantalon à l'européenne, s'élance vers moi et, m'adressant la parole en anglais :

—Ce matin, me dit-il, l'évêque du Niger a été informé par un pêcheur de la présence d'un homme blanc dans ces parages ; il m'envoie vers vous pour vous demander si vous n'avez pas besoin de secours, et il met à votre disposition sa demeure, où il vous offre l'hospitalité.

L'évêque du Niger ! ces mots firent sur moi une impression que je renonce à décrire ; j'étais donc

sauvé ! j'allais retrouver non seulement un écho de la civilisation, mais peut-être même un appui, un précieux concours pour poursuivre mon voyage ! et cela, au moment même où tout me semblait perdu sans retour !

La mission est située au pied du mont Pattéh, au-dessous du village nègre ; elle occupe un vaste carré, enclos d'un mur en sable durci, et se compose d'un premier corps de logis à l'usage de l'évêque ; d'un second qui fait marteau et qui est affecté à ses gens ; d'un troisième qui est comme le prolongement de celui-ci et sert de cuisine. Dans le fond s'élève une modeste bâtisse, à demi achevée ; c'est une future église. Tout cela, on le comprend, est des plus simple ; un rez-de-chaussée, point de vitres aux fenêtres, pour parquet du gravier, voilà tout.

C'est égal, il me sembla franchir le seuil d'un palais, lorsque, soulevant la natte qui tient lieu de porte, je pénétrai dans cette hospitalière demeure.

—Soyez le bienvenu, monsieur ! me dit en anglais un indigène à cheveux blancs, vêtu d'une

occasion favorable pour franchir la passe la plus périlleuse ; demain, le petit vapeur de la Missiou revient d'Eggan pour me conduire à Imaha, sur le Bénoué, où je vais essayer d'établir une station. Si vous le voulez, je vous conduirai jusque-là.

On comprend si j'acceptai avec reconnaissance une telle proposition, qui me fournissait le moyen d'atteindre le Bénoué.

L'évêque me fit partager ensuite son modeste dîner, que je n'aurais certes pas échangé contre le plus copieux des festins, et, le repas terminé, j'interrogeai à mon tour le digne vieillard. Je brûlais du désir de connaître les étranges péripéties par où avait passé ce noir enfant de l'Afrique avant de parvenir au degré de civilisation où je le trouvais ; ainsi qu'on va le voir, sa vie est comme un roman, toute pleine de souffrance, de luttés, de joies et de courageux efforts.

L'évêque du Niger est né dans l'Igbirra-Panda, sur le Bénoué ; comme on s'en doute, rien n'existe là-bas qui puisse établir un état civil ; aussi ignore-t-il son âge exact ; mais sa tête blanche accuse la cinquantaine.

Il ne se souvient guère de ses premières années ; toutefois il faut croire que son père était l'un des dignitaires de sa tribu, car, au rebours de ce qui a lieu chez les nègres subalternes, la tradition et le sentiment de famille s'étaient conservés dans la case où il vit le jour.

Un matin—il pouvait avoir alors neuf ans—toute sa tribu courut aux armes, pleine d'épouvante ; des bandes nombreuses se ruaient sur le village ; il s'y livra un combat terrible, d'où les assaillants sortirent vainqueurs.

C'est d'une chasse aux esclaves que l'enfant avait été témoin, et c'étaient des Filanis qui l'avaient entreprise.

Nègres musulmans, les Filanis ont peu à peu envahi toute la rive droite du Bénoué, saccageant les villages, égorgeant les vieillards, les vieilles femmes, massacrant tout ce qui leur résistait, et entraînant à leur suite, pour les vendre sur le marché d'Egypte ou à la Côte, les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants.

Le futur évêque du Niger eut son père tué sous ses yeux, il se cramponna aux genoux de sa mère, mais les Filanis l'en arrachèrent violemment et l'emmenèrent, laissant la pauvre femme inanimée, au seuil de sa hutte réduite en cendres ! Pendant une année toute entière l'enfant fut promené de marché en marché, sans trouver d'acquéreur ; ce qu'il souffrit durant ces longues pérégrinations, ce qu'il

vit d'atrocités, seuls, Dieu et lui le savent.

Ramené à la côte occidentale, il fut vendu à des négriers portugais. Le brick où on l'embarqua était ce que l'on appelait un *tombeau* : c'était un fin voilier, à double pont ; les esclaves y étaient empilés dans la cale comme une cargaison de bois d'ébène ; en cas de poursuite par un croiseur français ou anglais, on les menait enchaînés sur le faux pont, à l'avant du navire ; à un signal donné, un jeu de bascule les faisait tous choir à la mer. De la sorte, le navire négrier pouvait sans crainte se laisser visiter ; il avait l'aspect d'un honnête navire marchand.

Parti sans encombre du Vieux-Calabar, le brick qui portait notre jeune nègre fut pourchassé à la hauteur de l'île Sainte-Hélène, par un bâtiment anglais. Sans espoir d'échapper, il crut se tirer d'affaires en précipitant dans la mer sa cargaison de chair humaine.



L'évêque me fit partager son modeste dîner.—(Page 245, col. 3).

longue redingote noire et d'un pantalon de même couleur.

C'était Samuel Adjal Crowther, évêque du Niger. —Je bénis, m'écriai-je, l'heureux destin qui m'a fait vous rencontrer ! Sans vous, je périssais.

—Je suis heureux, répondit l'évêque, de pouvoir être utile à un blanc, car ce sont vos frères qui m'ont fait ce que je suis ; je leur dois tout. Mais par quel hasard vous êtes-vous donc aventuré sur ces rives sauvages ?

Après lui avoir raconté les péripéties de mon voyage, je lui fis part de mon dessein d'explorer le Bénoué, et lui avouai que j'étais résolu à aller de l'avant aussi loin et aussi longtemps que mes ressources me le permettraient.

Lorsque j'eus fini :

—Ne songez pas, me dit-il, à affronter le Bénoué en pirogue, c'est une pure impossibilité ; le courant y est trop impétueux ; mais il se présente une

A la faveur de l'affreux désordre occasionné à bord du négrier par l'approche du croiseur, l'enfant avait réussi à se blottir dans la cale entre deux sacs de sel.

Cependant les Anglais montent à l'abordage. Ils ont vu le jeu du négrier, et le châtement ne se fait pas attendre : les vendeurs d'hommes sont pendus à la plus haute vergue, et le navire va être coulé. Mais auparavant on le visite dans tous ses recoins. Ainsi fut sauvé l'enfant.

Touchés de compassion, les officiers anglais le conduisent à Sierra-Leone, où il entra à l'école. Il y fit de si rapides progrès que bientôt on crut devoir lui faire achever ses études à Londres. Là, il se sentit du goût pour l'apostolat, fut ordonné prêtre, et, sur sa demande, envoyé à la côte d'Afrique en qualité de missionnaire.

Il s'y distingua par son courage, par son aptitude, par son zèle, et rendit de tels services à la cause de la civilisation et aux entreprises scientifiques auxquelles il fut adjoint, qu'en 1864, rappelé en Angleterre, il y fut promu évêque par l'archevêque de Cantorbéry ; c'est alors qu'on lui assigna pour diocèse le haut Niger où il retourna évangéliser ses sauvages compatriotes.

Un jour qu'il prêchait l'Évangile à Imaha, gros village de l'Igbirra Panda, une pauvre vieille femme, courbée sous le poids des chagrins et des ans, s'approche du groupe que les indigènes forment autour du noir pasteur. Tout à coup, la pauvre est prise d'un tremblement : la voix du prêtre la remue ; elle cherche à le voir, mais les indigènes le lui masquent. Elle se rapproche, écoute de nouveau, et soudain, affolée, elle se frayait un passage à travers la foule et, à demi morte, se jette dans les bras de l'évêque en s'écriant :

— Mon fils ! mon fils !

C'était sa mère, sa vieille mère dont les marchands d'esclaves n'avaient pas voulu, et qui, laissée pour morte après s'être vu arracher son fils, avait ainsi échappé à la boucherie et à l'esclavage. Depuis vingt-huit ans elle errait de village en village, en quête de son enfant... Elle venait de le retrouver évêque !

Pendant que le vieillard me narrait cet épisode de sa vie, de grosses larmes coulaient le long de ses joues.

— Si j'ai fait quelque bien ici-bas, ajouta-t-il, j'en ai été payé au centuple par ce moment d'ineffable bonheur.

Il emmena sa vieille mère à Lagos, dont il avait fait sa résidence, et l'entoura de tous les soins, de toutes les douceurs, de toutes les tendresses dont sa vie avait été sevrée jusqu'alors ; et lui-même il lui ferma les yeux, lorsque, en 1876, elle s'éteignit entre ses bras.

On me présenta aussi à Lokoja une vieille négresse qui, m'annonçait-on, savait parler ma langue ; depuis longtemps je n'avais plus entendu prononcer un seul mot de français, aussi mon étonnement fut-il mêlé d'un vif plaisir en constatant qu'elle le comprenait et le parlait, sinon couramment, du moins d'une façon très intelligible.

Elle aussi avait son histoire, qu'elle me conta.

ADOLPHE BURDO.

(A suivre)

CHAPEAUX A 25 CENTS

Il est tout à fait étonnant de voir les beaux chapeaux que nous vendons à 25 cents seulement. Les formes sont des plus nouvelles, et nous en avons pour tous les goûts.

Ne manquez pas de venir voir ces chapeaux, qui se vendent partout de \$1.00 à \$1.50.

Toutes nos autres marchandises sont vendues à des prix extraordinaires, jusqu'au 1^{er} JANVIER prochain.

GAGNON & TOUSIGNANT

Coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Catherine

MONTREAL

N. E. HAMILTON & CIE

Une autre preuve de l'esprit d'entreprise

MM. N. E. Hamilton et Cie ont terminé leurs négociations pour l'arrangement de leur nouveau magasin, au moyen d'un procédé américain, qui transportera l'argent et les petits paquets du vendeur au pupitre—c'est le service rapide par chemin de fer du Detroit, Mich.—M. Hamilton revient d'une longue excursion à New-York, Boston et Philadelphie, entreprise dans le but de s'enquérir de ce facteur important dans un magasin de marchandises sèches bien organisé.

Après s'être enquis des mérites respectifs de la gravité, pneumatique et autres systèmes, il s'est arrêté au plan ci-dessus mentionné comme étant l'appareil le plus simple et en même temps le plus rapide et précis, lequel comprend les améliorations les plus importantes et les plus modernes.

Ceci sera une nouveauté à Montréal qui en vaut la peine. La machine fonctionne sur des lignes de fil de fer unies, avec la rapidité d'une balle lancée par un mousquet, au moyen d'un ressort en caoutchouc. M. Hamilton serait heureux de voir ses confrères adopter ce système qui fonctionnera dans son établissement vers le 1^{er} janvier.

Le nouveau magasin sera divisé en départements semblables au "Wanamaker's mammoth establishment," à Philadelphie, le plus grand magasin de détail dans le monde. Un élévateur hydraulique transportera l'acheteur aux planchers supérieurs et les employés seront ce qui convient à un tel établissement.

Une autre nouveauté digne de mention sera une vitre formant la façade du magasin, de douze pieds de large, avec portes massives au centre.

Les efforts pour élargir la rue Notre-Dame ouest, la place d'affaires la plus considérable de Montréal, doivent être appréciés par tous les citoyens et nous espérons que les échevins qui représentent ce district dans le conseil, prendront la chose en considération et compléteront l'élargissement de la rue depuis la rue McGill au carré Chaboillez, sans attendre une autre décennie pour faire ce qui devrait être fait maintenant.

Nous profitons de ce court article pour annoncer en même temps

L'OUVERTURE

de leurs nouveaux magasins, dans la spacieuse bâtisse Glenom, à côté de l'Hôtel Balmoral. Cette grande ouverture aura lieu vers

LE 2 JANVIER

aussitôt après le déménagement complet de leur immense stock, actuellement aux Nos 1888 & 1890 rue Notre-Dame. Il va sans dire qu'à cette grande ouverture que feront les Messieurs

N. E. HAMILTON & CIE.,

des avantages exceptionnels dans les prix comme dans le choix des marchandises seront offerts au public. Des avis ultérieurs précisant la date de l'ouverture seront donnés, et nous invitons nos lecteurs de s'en tenir au courant afin de ne pas manquer cette grande occasion.

Toujours dans l'intérêt de l'ouvrier

Ouvriers, soyez habiles, à la veille d'un hiver aussi long et aussi dur, où la misère se fait tant sentir par le manque d'ouvrage ; soyez sages de prendre nos conseils et de faire des économies. Allez chez Nap. Larivée pour faire vos achats d'hiver, vous serez certains d'acheter des marchandises à bon marché. En parcourant différentes rues commerciales de la ville, notre reporter a pu se rendre compte des magasins où nous pouvions acheter à bon marché, et après un examen sérieux, sans vouloir faire tort aux autres marchands, il a pu proclamer M. Larivée, l'ami des ouvriers pour l'intérêt qu'il leur porte en leur vendant ses marchandises avec tant de sacrifices. Notre reporter a demandé à M. Larivée comment se faisait-il qu'il pouvait vendre meilleur marché que ses confrères ? la raison est bien simple, lui dit-il, je m'occupe à acheter des fouds de banqueroute et à visiter les marchands en gros pour acheter des jobs lots, il s'en trouve parmi eux qui ont besoin d'argent, j'achète aux prix que je veux.

Avec ce système là, je puis faire profiter de tous les avantages que je puis avoir en me contentant d'un petit profit. Notre employé a été témoin d'un grand lot de marchandises que M. Larivée venait de recevoir : des belles couvertures grises en laine pour 62½¢, une caisse de tapis ciré pour tables, différents patrons, pour 25¢, une belle toile à nappes pour 25¢, belles grandes essuie-mains pour 8¢ à 10¢, des beaux bas de laine pour 20¢, un beau chapeau en feutre, au dernier goût, pour dames, pour 25¢, beaux nœts à rideaux 8¢ à 10¢, de beaux draps, différentes couleurs, pour robes 10¢ à 15¢, un beau confortable pour 75¢, beaux tweed pour habillements. Ce qui a le plus attiré l'attention de notre employé, ce sont cinq douzaines de casques en pelletterie en soie et le tour en loutre que nous ne pouvons acheter chez les chapeliers à moins de \$15 à \$20 pour \$5. J'encourage les ouvriers d'y aller au plus tôt, car à ce prix ils vont partir vite. Il demandait à M. Larivée pourquoi il ne les vendait pas au prix régulier, il pouvait réaliser de meilleurs profits. M. Larivée lui répondit qu'à ce prix ça le payait assez, qu'il était fier de faire profiter de ces grands avantages à la classe ouvrière. Nous encourageons le public à en profiter.

UN REPORTER.

L'amélioration notable que les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ ont remarquée depuis quelque temps dans nos gravures, est due au nouveau système que nous employons, le "Gillotage" sur zinc perfectionné.

A ce propos, nous donnons avis aux intéressés que l'administration du MONDE ILLUSTRÉ ne se refusera pas à vendre ses clichés de gravures à d'excellentes conditions.

AUX FAMILLES

Nous avons le plaisir d'annoncer les ventes d'hiver de la maison L. M. Perreault. Cette maison se recommande par son ancienneté. Aussi voit-on les acheteuses au courant des ventes à bon marché, et des nouveautés du jour, faire préférentiellement leurs achats importants à cette maison, qui possède toujours des marchandises fraîches et variées, car son stock se renouvelle à chaque saison. Cette maison peut aussi offrir des avantages exceptionnelles dans ses prix, car elle fait ses achats au comptant et sauve par là les intérêts ruineux qui retombent toujours sur les marchands qui achètent à terme.

Nous ne pouvons trop conseiller aux familles canadiennes d'aller visiter les étoffes à manteaux du plus haut goût, les étoffes à robes nouvelles, les pluches, les velours, les garnitures de toutes sortes, qui s'étaient dans les vitrines et sur les comptoirs de la maison

L. M. PERREAULT,
225, RUE ST-LAURENT

Grande Exposition I

Nous avons le plaisir d'annoncer l'ouverture pour cette semaine d'une

SALLE D'ETALAGE

D'Articles de Fantaisie,

CHEZ

Mme BRAZIER,

127, ST-LAURENT

Cette salle a été ouverte pour l'exposition convenable d'ouvrage de tous genres et d'objets de fantaisie, confectionnés et importés en vue des fêtes. Plusieurs caisses de marchandises de haut goût reçues de New-York et exposées à l'étalage spécial pour les fêtes.

Cartes de Noël et du jour de l'An



MANTEAUX

Nous avons le plaisir d'attirer l'attention du public sur l'exposition quotidienne d'articles pour Dames, qui se fait dans les

SALONS DE MODES

DE

Mlle CHAMPAGNE

752, RUE STE-CATHERINE

Ces articles sont tous de confections supérieures et du plus haut goût, parmi lesquels nous remarquons spécialement un assortiment considérable de Chapeaux, qui est sans contredit le plus varié et le plus nouveau que nous ayons vu. Nous attirons plus spécialement l'attention des Dames sur la grande quantité de

MANTEAUX

qui sortent des ateliers de Mlle Champagne. Ces nouveautés sont surtout remarquables par la richesse de l'étoffe, leur coupe élégante et la bonne confection. On trouve aussi dans ces Salons de riches étoffes de marchandises, des garnitures de fantaisie et nouvelles, et tout ce qui est généralement nécessaire pour le vêtement de Dames. Les femmes élégantes sont surtout priées de visiter les

SALONS DE MODES DE

Mlle J. CHAMPAGNE

Car elles y trouveront un choix de marchandises et des avantages qu'elles ne pourraient trouver ailleurs.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

Le succès de la *Bibliothèque à cinq cents* devient chaque jour plus considérable. Les lecteurs ont accueilli avec une faveur bien naturelle cette publication dont la place est désormais marquée dans toutes les familles.

Un roman, ou une histoire par semaine ; le livre mis à la portée de tout le monde, grâce au bon marché exceptionnel du prix de cinq cents ; tel est le programme que les fondateurs de cette intéressante publication ont entrepris de résoudre ; et ils l'ont résolu à la satisfaction générale.

La variété des sujets, l'intérêt satisfaisant des auteurs et en même temps la moralité scrupuleuse qui préside au choix et à l'examen des ouvrages ont été hautement appréciés par le public.

La Bibliothèque à cinq cents paraît toutes les semaines, le jeudi, en une livraison illustrée de 24 pages.

Prix de l'abonnement : un an, \$2.50 ; six mois : \$1.25. (Strictement payable d'avance). S'adresser à Poirier, Beausette & Cie, éditeurs propriétaires, No 1540, rue Notre-Dame.

CHOSSES ET AUTRES

—Cueilli sur la facture d'un plombier :
Avoir cherché une fuite..... 50 cents
L'avoir trouvée..... 50 cents
L'avoir arrêtée..... \$1.00

—Sommeillant près de sa femme. Un monsieur, en se levant, vit qu'elle avait rendu l'âme.

Moralité :

Le bonheur vient en dormant.

—De la chaux ralentie par son exposition à l'air, saupoudrée libéralement parmi les patates à mesure qu'on les met dans les caïres après les avoir arrachées, empêche souvent la pourriture.

HORACE PEPIN, L.D.S.
CHIRURGIEN-DENTISTE

61, RUE ST-GABRIEL,
Entre les rues Notre-Dame et St-Jacques
MONTREAL

FRANCEUR & STE-MARIE

Fabricants et importateurs de
CHAPEAUX ET FOURRURES
601, RUE SAINTE-CATHERINE
2me porte Est, de la rue Amherst
SPÉCIALITÉ : FOURRURES FINES

ROBES ET MANTEAUX

Mlle C Lemieux, ci-devant du Grand Syndicat, désire informer sa nombreuse clientèle, et le public, qu'elle se chargera de la confection de manteaux et de robes à la plus grande satisfaction et à des prix relativement bas.

Confection supérieure, coupe de haut goût.
Mlle C. LEMIEUX
345, rue Sainte-Catherine, Montréal

LE PALAIS D'ARGENT

33 RUE ST-LAURENT
Cadeaux de Noces

d'Anniversaires de Naissance

Un fait qui n'est pas encore grandement reconnu, c'est qu'on trouve au PALAIS D'ARGENT, 33 RUE ST-LAURENT (à quelques portes au-dessus de la rue Craig, un

Assortiment d'Argenteries

aussi riche et varié qu'en puisse offrir n'importe quelle grande maison de cette ville. Ayant l'avantage d'une location réduite, comparativement aux autres maisons des rues Notre-Dame et St-Jacques, faisant le même commerce, les propriétaires du

PALAIS D'ARGENT

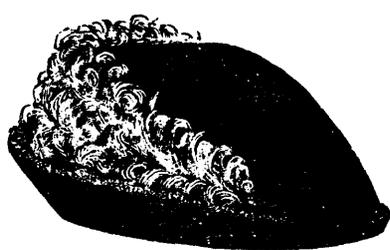
sont en état d'offrir leurs marchandises à des prix véritablement bas, et invitent cordialement et respectueusement le public à faire une visite à leur stock.

Voyez leurs vitrines, pour les derniers desins dans les argenteries et articles plaqués.

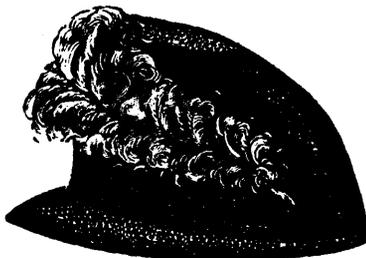
30 DAYS TRIAL
DR. DYE'S
VOLTAIC
BELT
BEFORE — AND — AFTER
Electric Appliances are sent on 30 Days' Trial, TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD,
WHO are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, LACK OF NERVE FORCE AND VIGOR, WAITING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration of HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. The greatest discovery of the Nineteenth Century. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., MARSHALL, MICH.

LE LANSDOWNNE !

NOUVEAU CASQUE EN FOURRURE POUR DAMES



Le "Lansdownne" comme Casque.



Le "Lansdownne" comme Bonnet

M. A. BRAHADI informe respectueusement les Dames de Montréal qu'il peut maintenant prendre des commandes pour le CASQUE LANSDOWNNE EN FOURRURE, que les personnes les plus compétentes déclarent être le plus recherché, charmant, fashionable et unique des casques en fourrure pour dames jusqu'ici soumis à leur approbation et à leur choix. En vérité, on en fait tant de louanges, que je me suis assuré du patron et de tous droits prévenant l'infraction en Canada, de sorte qu'on ne peut l'acheter que de moi.

Nous avons actuellement un certain nombre d'échantillons de faits, que j'ai grand plaisir à montrer aux dames qui voudront me favoriser d'une visite. Je désire respectueusement mettre les dames en garde contre les imitations. Les seuls casques véritables portent mon nom et la marque d'enregistrement du Dominion, No 4, en date du 2 octobre 1886, Ottawa.

A. BRAHADI,

COIN DE LA RUE NOTRE-DAME ET COTE ST-LAMBERT

OBJETS D'ART

Les personnes désireuses de s'installer convenablement et richement ne sauraient mieux faire que d'aller visiter la

MAISON A. SIMARD

qui possède sans contredit le plus beau stock de Gravures, toiles, Peintures, cadres, Miroirs, moulures, Objets de fantaisie, Articles de Paris, Corbeilles en Sèvres

Pour cadeaux de noces et du jour de l'An

Les images chromo-lithographiques et sur acier, de cette maison, sont considérées comme des objets d'art, et nous ne saurions trop encourager les amateurs de les aller visiter. Son exposition de tableau est une des plus riches du Dominion, et les cadres et moulures fabriqués par cette maison sont supérieures à tout ce que nous avons vu jusqu'à aujourd'hui, et sont vendus à des prix déhant toute concurrence.

La maison A. SIMARD s'occupe de redorer de tous genres, et garantit chaque commande, laquelle est toujours exécutée promptement et soigneusement.

Une visite à cette maison, No 1662, rue Notre-Dame, convaincra l'acheteur des avantages offerts.

Chester's Cure !

Pour la L'Asthme Toux Rhumes Bronchites Catarrhe Enrouements Etc, etc.

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER,
461, rue Lagruchetière, Montréal

Prix : grande boîte..... \$1.00
" petite boîte..... 50

VETEMENTS D'AUTOMNE !

Nous voulons rappeler à nos clients et amis, que le temps froid va bientôt se faire sentir, et qu'il est nécessaire d'être préparés au changement. Evitez la presse en donnant de bonne heure vos vêtements à laver ou à teindre. Toutes étoffes légères ou fanées paraissent chaudes et confortables lorsqu'elles sont teintes en une bonne couleur foncée. Effétez en tous genres pour messieurs et dames faits à la plus grande satisfaction. Médaille d'or pour la teinture

British American Dyeing Company,
Bureaux : 221, rue McGill ; 2435, rue Notre-Damé ; 693, rue Ste-Catherine.

FUMEZ LE CIGARE
DOCTOR
R. COURTEAU & CIE.,
210 - RUE CRAIG - 210
MONTREAL

AU PUBLIC

Voici un certificat qui mérite d'être lu : Je, soussigné, certifie avoir souffert d'un rhumatisme inflammatoire, pendant onze ans. J'étais devenu incapable de marcher, lorsque mon médecin me conseilla de boire de l'Eau Saint Léon. Depuis cinq mois j'en ai fait un usage constant et je suis complètement retabli, je serais heureux de donner des renseignements à ceux qui en désireront.

F. X. LATOUR, épiciier.
No 305, rue des Allemands
E. Massicotte et frère, seuls agents pour le Saint Léon Water Co., 217 rue Ste Elisabeth, Téléphone No 810 A., à l'enseigne du gros fanal.

LA SEULE PLACE

Ou tout le monde veut aller maintenant, c'est chez

M. A. RACICOT

NO 220, RUE ST-LAURENT, MONTREAL

Etant toujours sûr de pouvoir acheter à de ses Remèdes Sauvages Patentés, lesquels guérissent, sans craindre aucun danger, toutes les maladies indistinctement, tels que : Dyspepsie, Bronchites, Maladies du Foie, Jaunisse, Constipation, Mal de tête, Névralgie, Diarrhée, Cholères de toutes sortes guéris en moins de trois heures ; Rhumatismes, Plaies, Ulcères, Mal de matrice (beau-mal), Maladies secrètes, Boutons, Démangeaisons, Kiffo, etc.

Dites-le à tous vos parents, voisins et amis et tous seront satisfaits.

N. B.—Vous trouverez également les remèdes de M. A. Racicot à Sorel, chez madame Jos. St. Jacques, fils, ou chez M. George St. Jacques, 30, rue Cascades, St. Hyacinthe P. Q., dans le bloc des Dlls Larivière.

JE SUIS FIER DE LE DIRE

Je, soussigné, François Dagenais, tailleur de pierre, demeurant au No 335, rue Saint-Hypolite, déclare et dit que : " Depuis treize ans, je souffrais horriblement de la maladie de l'Asthme, et, sur la fin de l'hiver dernier, j'étais devenu si faible, si souffrant, que mon médecin m'ordonna d'abandonner mon ouvrage, me disant que j'étais incurable, que je ne pouvais vivre longtemps, et que j'étais exposé à tomber mort en travaillant. Depuis lors je n'ai pas pris de mieux, si ce n'est qu'au mois d'août ; informé du docteur herboriste Leduc, au No 634, rue Saint-Laurent, que je consultai, et qui me garantit que, si je prenais de son remède pour la Coqueluche, je serais guéri en quelques semaines. Après en avoir pris une semaine, je me sentis capable de reprendre l'ouvrage ; trois semaines plus tard, j'étais entièrement guéri.

Je me fais alors un devoir, tout en remerciant M. Leduc pour son remède, dont la valeur ne peut être payée suivant ses hautes qualités, de déclarer publiquement ma guérison.

Ne sachant signer, je fais ma marque en faisant cette déclaration en présence des témoins ci-dessous :

FRANÇOIS DAGENAIS, marque

Cyrille Lortie, ferblantier.
Antime Daoust, boucher.
Jos. Laurin, marchand de bois.
Maurice Daoust, boucher.

Montreal, 3 novembre 1886.

DECLARATION

Par devant les témoins soussignés, Z. Sancier, marchand de meubles, demeurant au No 983, rue Saint-Laurent, Montréal, déclare et dit : " Depuis seize à dix-sept ans, il souffrait horriblement, dans les saisons d'automne et d'hiver principalement, de la maladie de l'Asthme, et, qu'ayant été informé du " Remède de Leduc, " pour la Coqueluche, il en a fait usage pendant quatre semaines, et il est maintenant complètement guéri."

Il signe la dite déclaration, ainsi que les témoins :

ZOTIQUE SANCARTIER.

THOMAS BARRY,
Ed. N. NAIRNE BLACKBURN, } témoins
Montreal, 27 octobre 1886.

EMBELLISSEZ VOS DEMEURES !!
Rien ne paraît aussi bien dans un salon qu'un
JOLI CANDELABRE
L'objet le plus utile dans une salle à dîner est
Une Lampe à Suspensoire
EN CUIVRE
Un article nécessaire pour une salle est une
JOLI LAMPE DE PASSAGE
Lorsqu'elle est pourvue d'un beau Globe en verre de couleur, l'effet est vraiment plaisant.
Wiley's China Hall
1801 Rue Notre-Dame.
Nous vendons la véritable HUILE ASTRALE DE PRATT.

Nous attirons spécialement l'attention du public sur la

PHARMACIE EDMOND LEONARD,

et nous avons que nous ne saurions trop la recommander, surtout aux familles dont les besoins multiples nécessitent des prix bas. Cette pharmacie possède un assortiment des plus variés d'objets pharmaceutiques, et ses articles de toilette, tels que brosses, peignes, savons, parfums, poudre et eau dentifrices, etc, sont à la portée de toutes les bourses. Une visite d'ailleurs au

No 1615, RUE NOTRE-DAME,
convaincra l'acheteur des avantages qu'on y trouve.

ARCAND FRERES

Informent respectueusement leurs clients, et le public, que leurs achats d'automne sont complétés, et que chaque département est assorti de manières à satisfaire les plus difficiles. Leurs prix sont à la portée de toutes les bourses, et l'ancienneté de leur maison est une garantie que pleine et entière satisfaction est toujours donnée à l'acheteur. La clientèle trouvera surtout les plus grands avantages, dans l'achat des manteaux de Dames et habillements pour Messieurs, spécialités de cette maison.

111, RUE ST-LAURENT,
MONTREAL

VICTOR ROY

ARCHITECTE
No 26, rue Saint-Jacques, Montréal

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 233.—CHARADE

Mon premier est commun sous le ciel de la Chi-
ne :
Il charme des Anglais l'humeur sombre et cha-
grine
Quand revient de l'hiver le cortège brumeux,
Assis près du deuxième, il fait bon être deux.
Mon entier, où sans cesse abondent les mer-
veilles
Charme à la fois l'esprit, les yeux et les oreilles.

SOLUTION :

No 132.—"La Jérusalem Délivrée."

ONT DEVINÉ :

Mlle Corinne Chartrand, St-Éléonore ; L.
Bourgoing, Tadoussac ; Mlle Philomène La-
tour, Côte Visitation ; Étudiant, Montréal ;
V. Enos, "Cricket," Québec.

Liste des prix de L. MARTIAL, photo-
graphe, coin des rues Saint-Laurent et La-
gauchetière. Cabinet : \$1.50 la douzaine,
Cartes de Visites : 75 centims la douzaine.
Une visite est sollicitée.

LESAGE & AMIOT,

Ingenieurs Civils et Sanitaires,

ARCHITECTES, MESUREURS, EVALUATEURS,
SOLLICITEURS DE PATENTES

ET AGENTS D'IMMEUBLES,

No. 62, Rue Saint-Jacques,

MONTREAL.

Livres étrennes! Livres d'étrennes!

ON TROUVERA A LA LIBRAIRIE

G. O. BEAUCHEMIN ET FILS,
256 ET 258, ST-PAUL

Un grand choix d'ouvrages reliés avec luxe
pour Odeaux et Etrennes.

Ouvrages religieux, et littéraires. Très
belles éditions d'ouvrages Canadiens. Livres
de Prières et de Piété ; Albums d'Images
pour les enfants etc., etc.

Cartes de fantaisie, avec devises en fran-
çais, nouvelles et inédites. Cartes unies,
frangées et sachets. Cartes de visites, tous
les genres. Cartes à jouer. Albums à pho-
tographies et autographes, le plus riche as-
ortiment. Articles de fantaisie, etc.

Un catalogue détaillé des cartes de fan-
tasia, cartes de visite, cartes à jouer, sera
adressé sur demande. Le catalogue de litté-
rature est en préparation, on est prié d'en
faire aussi la demande.



Si vous avez besoin de Pipes ou Cannes,

ALLEZ CHEZ

A. NATHAN,
71, ST-LAURENT ET 1016 NOTRE-DAME

150 grosses de Pipes en Bruyères, avec
ambres, depuis 10 cts ; 10,000 cannes, depuis
5 cts. Aussi un assortiment complet d'ob-
jets de tabacolistes. En gros et en détail.

Venez immédiatement profiter du bon
marché.

REDUCTIONS ENORMES

Sur toutes nos MARCHANDISES d'ici à la dissolution, au
mois de janvier prochain

TOUT EST VENDU A SACRIFICES

—AU—

SYNDICAT CANADIEN,

DUPUIS, DUPUIS & CIE,

Coin des Rue Sainte-Catherine et Amherst,

3116

"JOHNSTON'S FLUID BEEF."



ETABLIE EN 1870

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS.
Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs.
Moutarde Française, Glycerine, Collefortes.
Huile d'Olive en pintes, pintes et pots.
Huile de Foie de Morue, etc.,

HENRI JONAS & CIE.,

10 - RUE DE BRESOLES - 10

(BATISSES DES SOEURS)

MONTREAL

HENRI LARIN,

PHOTOGRAPHE,

18 - RUE SAINT-LAURENT - 18

MONTREAL

Liste d'Utiles Présents

POUR LES FETES

Un splendide service à dîner.....	\$9.50
Notre nouveau service à thé.....	2.50
Un superbe service de chambre.....	2.40
Un magnifique service à déjeuner.....	3.50
Notre nouveau "set" à l'eau.....	1.75
Nos lampes élégantes pour bibliothèques de.....	\$3.00 à 6.00
Nos nouvelles "vase lampes".....	1.75

PRESENTS DE FANTAISIE



POUR LES FETES

Un magnifique huilier à.....	\$3.50
Notre nouveau cabaret de couleur à.....	1.25
Nos nouvelles lampes, de.....	\$1.25 à 4.75
Nos portes-fruits à cristal de couleurs.....	0.75
Nos plateaux.....	0.90
"Sets" à l'eau superbes à.....	1.75
Porte Gâteaux à.....	1.00
Nouveaux marinadiers à.....	1.50
Un magnifique beurrier à.....	2.50

A VISITER AU MAGASIN CENTRAL

L. DENEAU,

2023 - RUE NOTRE-DAME - 2023

LABBÉE & CIE,
MARCHANDS DE

Ferronneries,
Peintures,
Huiles, Vernis, Vaisselles,
Verreries,

USTENSILES DE CU. SINE, Etc,

—AU—

No 587, RUE SAINTE-CATHERINE,
MONTREAL

J. M. FORTIER

—DE LA—

Fabrique de Cigares

"CREME DE LA CREME"

Choisit les plus fins tabacs de la Havane,
de sa dernière importation, pour
fabriquer le

CANVAS BACK

"PETIT BOUQUET"

LE CIGARE DU JOUR

NOISY BOYS

Est un Cigare de 10 cts vendu
pour 5 Cents

A vendre chez tous les marchands de pre-
mière classe. Essayez-le.

MEUBLES

En Vieux Chêne.

MEUBLES DE TOUS GENRES.

Sets de Salons, de Chambres, &c.

GRANDE VARIETE

ET A DES PRIX REDUITS.

Une visite à nos immenses entrepôts con-
vaincra l'acheteur des avantages que nous of-
frons au public.

W. KING & CIE,

652, RUE CRAIG, Montréal

HENRY SCHMITH,

168, RUE SAINT-DENIS

Confection de CHEMISES par un
tailleur pratique

Chemises de tous genres à ordre, bon
ouvrage, satisfaction garantie.
Conditions modérées.

MAGASIN DE L'UNION,

No 19, rue Saint-Laurent, 19

Chapeaux de toutes sortes, depuis 25 cents
jusqu'à \$3.00.
PULL OVER faits sur commandes à 24
heures d'avis.

CAZENEUVE ARCHAMBAULT,
Gérant.

THIS PAPER may be found on file at Geo. F.
Bowler & Co's Newspaper Ad-
vertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising
contracts may be made for it IN NEW YORK.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par
Berthelme & Sabourin, éditeurs-proprié-
taires. Bureau : rue Saint-Gabriel, No 30,
Montréal.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Montréal, 4 décembre 1886

JEAN-JEUDI

PREMIÈRE PARTIE—(Suite)

MOURIR, toi !... mon Abel !... s'écria M^{me} Leroyer en frissonnant. Ne prononce plus ce mot... ne le prononce jamais si tu veux que je vive ! je sens qu'il me tuerait.

—Frère, fit Berthe à son tour, je t'en supplie, chasse ces idées tristes qui te font beaucoup de mal et qui nous brisent... Je suis forte, moi, je suis courageuse... Mon travail peut suffire à tout... Même si ta convalescence est longue nous ne manquerons de rien, nous n'aurons à subir aucune privation... Le docteur Etienne est aussi désintéressé, j'en suis sûre, qu'il est bon et qu'il est savant... Il m'a promis de te guérir... Ma mère le disait tout à l'heure, il se conduit avec nous comme s'il avait toujours été notre ami. Donc, encore une fois, plus de soucis, plus d'inquiétudes. Laisse-toi vivre en paix, et songe que bientôt tu seras fort comme autrefois.

Abel secoua mélancoliquement la tête.

—Ne crois-tu donc pas à ta prochaine guérison ? demanda M^{me} Leroyer, dont le cœur se serrait.

—Je crois, ma mère, que Dieu est le maître... Je suis dans ses mains puissantes, comme toutes les créatures... je vivrai s'il veut que je vive.

Pour la première fois le jeune malade semblait exprimer un doute.

Angèle et Berthe, en l'écoutant, ne pouvaient qu'à grand-peine étouffer leurs sanglots.

Une quinte de toux plus aiguë, plus prolongée que les précédentes, déchira la poitrine d'Abel.

Sur ses tempes perlait une sueur froide. Quelques gouttes de sang vinrent à ses lèvres.

Berthe s'empressa de les essuyer avec son mouchoir, espérant cacher à sa mère cet effrayant symptôme.

—Maudite toux ! murmura l'agonisant en laissant retomber sa tête sur l'oreiller, quand donc finira-t-elle ?...

M^{me} Leroyer cacha son visage dans ses mains en se disant :

—Mon Dieu, nous n'avons plus d'espoir qu'en vous... Mon Dieu, prenez pitié de nous...

La pauvre femme commençait à comprendre que la mort, d'une minute à l'autre, pouvait lui arracher son enfant bien-aimé.

Elle n'ignorait pas qu'il était bien malade, mais jusqu'à ce jour et jusqu'à cette heure elle avait lutté contre l'évidence, elle avait voulu croire la guérison possible....

L'illusion se dissipait maintenant. La réalité terrible se montrait sans voile et le désespoir étouffait la malheureuse femme.

Berthe depuis longtemps savait la vérité, mais elle trouvait dans son héroïsme la force de cacher sa douleur.

Un coup de sonnette se fit entendre à la porte de l'appartement.

Berthe tressaillit.

—C'est le docteur... dit elle, heureuse de cette arrivée qui allait interrompre une scène désolante.

Elle courut ouvrir.

Le visiteur était bien en effet Etienne Lorient.

Un rayon de joie éclaira le visage attristé de la jeune fille dont la pâleur s'empara de nouveau, mais ce fut un éclair.

—Soyez le bienvenu, monsieur Etienne... murmura Berthe. Nous vous attendions avec impatience...

Le docteur prit la main que lui tendait la sœur d'Abel, et la serra presque en tremblant...

—S'est-il produit depuis hier quelque chose de grave dans l'état de notre cher malade ? demanda-t-il d'une voix émue.

—Il est à peu près comme vous l'avez laissé hier, monsieur Etienne... répondit Berthe. Cependant la faiblesse augmente et les crises de toux deviennent plus fréquentes et plus longues... Voilà pour le physique... Au moral, mon pauvre frère commence à perdre la fermeté qui jusqu'alors l'avait

elle ne consentirait à se séparer de son fils mourant.

—Pauvre mère !... balbutia le docteur.

—Ah ! oui, pauvre mère ! répéta Berthe, vous avez bien raison, car elle souffre cruellement... Quand Abel ne sera plus là, je crains pour elle la folie ou la mort... et je resterai seule... seule au monde... seule entre deux tombeaux...

Etienne fut au moment de tomber aux genoux de la jeune fille en lui criant :

—Ne savez-vous pas que je vous aime ?... Ignorez-vous que mon vœu le plus cher serait de remplacer pour vous le reste du monde ?...

Mais en face de cette douleur poignante il n'osa point trahir le secret de son cœur.

—Vous ne seriez pas seule, mademoiselle, murmura-t-il timidement, vous ne seriez pas seule puisque je suis là... Vous avez en moi un ami... un ami dévoué... En doutez-vous ?...

—Non, monsieur Etienne... Vous nous avez donné trop de preuves d'amitié pour que le doute soit possible...

—Comptez donc sur moi... poursuivit Etienne

Dites-vous bien que je suis à

vous... absolument à vous...

Si vous saviez comme je voudrais

vous voir heureuse !...

Si vous saviez...

Pour la première fois, depuis qu'il venait chaque jour dans l'humble logis de la rue Notre-Dame-des-Champs, le docteur parlait ainsi à Berthe.

Malgré sa timidité, l'émotion qui le dominait venait de lui arracher un commencement d'aveu.

Le jeune fille l'écoutait, rougissant et frissonnant à la fois.

Les paroles d'Etienne, et surtout l'accent avec lequel il les prononçait, allaient droit à son cœur dont elles faisaient vibrer toutes les cordes.

Ce fut comme un lambeau d'azur au milieu d'un ciel sombre, comme un rayon de soleil éclairant d'improviste des ténèbres profondes.

Berthe comprit ce que le docteur n'osait lui dire encore. Elle devina son secret tout entier... Elle se sentit aimée, non pas d'amitié, mais d'amour...

Cette révélation produisit instantanément chez elle un sentiment complexe.

Elle tressaillit de joie en même temps que sa candeur virginale s'effarouchait un peu, et pour couper court à une situation embarrassante, elle dit brusquement :

—Monsieur Etienne, venez auprès de mon frère...

Et, devançant le jeune médecin, elle entra dans la chambre du malade.

Dans son inexpérience à peu près absolue des choses de l'amour, Etienne ne com-

prit point la profonde allégresse que son aveu, tout incomplet qu'il fût, venait de causer à Berthe.

Il craignit au contraire d'avoir froissé la jeune fille, et il la suivit en se reprochant d'avoir été trop expansif.

M^{me} Leroyer quitta son siège en le voyant entrer.

Abel tourna vers lui la tête, essaya de lui sourire et lui tendit une main qu'on aurait crue détachée de quelque préparation anatomique, tant elle était maigre, et tant les os et les veines saillaient sous la peau parcheminée et quasi transparente.

D'un coup d'œil rapide, et tout en serrant cette main fiévreuse, Etienne constata le changement sinistre qui depuis la veille s'était opéré chez son malade, mais sa physionomie resta calme, rien ne trahit ce qui se passait en lui.



Et elle tendit au jeune homme ses deux mains humides encore des larmes qui venaient de les inonder. (Voir page. — 29 col. 3.)

soutenu... Il s'affecte, il s'attriste... Je crains qu'il ne se sente bien mal... Docteur, le courage me manque... J'en aurais pour moi, peut-être, je n'en ai plus en voyant pleurer ma mère. La mort d'Abel la tuera...

Berthe se tut suffoquée par les sanglots.

—Mademoiselle, je vous en supplie, calmez vous, balbutia le docteur qui n'était ni beaucoup moins agité, ni beaucoup moins ému que la jeune fille elle-même. Une catastrophe est inévitable, mon état professionnel me défend de vous le cacher, mais nous ferons tout au monde pour que les conséquences du coup terrible que va recevoir madame votre mère ne soient pas mortelles... N'existe-t-il pas un moyen de l'éloigner pendant quelques jours ?...

—Ah ! monsieur Etienne, gardez-vous bien de lui proposer cela... Ce serait lui faire comprendre que mon frère est condamné... Jamais, d'ailleurs,

—Je suis heureux de vous voir, cher docteur... dit Abel d'une voix presque éteinte.

—Comment vous trouvez vous aujourd'hui, mon ami ? demanda le jeune médecin en ayant l'air d'interroger le pouls.

Abel répondit par un mouvement d'épaules qui signifiait clairement :

—Pourquoi me questionner à ce sujet ?... Vous connaissez mon état mieux que moi...

—Il tousse beaucoup, docteur... fit M^{me} Leroyer, et elle montra le mouchoir couvert de taches sanguinolentes avec lequel on essuyait les lèvres du mourant.

—Étienne, ne pouvant dire brutalement la vérité et ne voulant pas mentir, garda le silence.

Il se contenta de faire un signe de tête et d'échanger avec Berthe un regard douloureux.

Abel, dont les yeux étaient fixés sur le docteur, surprit l'expression de ce regard.

Pour l'éclairer il n'en fallait pas plus.

Le pauvre enfant ne pouvait pâlir, mais pendant le quart d'une seconde les pommettes de ses joues perdirent leur nuance d'un rouge vif.

Pour la seconde fois il tendit la main à Étienne et l'attirant à lui, le forçant en quelque sorte à se pencher sur le lit, il murmura d'une voix basse et sifflante tout près de son oreille :

—Je suis un homme et j'ai du courage.. Ne me cachez plus rien... A quoi bon me tromper ?... C'est fini, n'est-ce pas ? Depuis un instant je le sens... je le devine... Il me semble que ma vie ne tient qu'à un fil... et que ce fil sera coupé demain... Est-ce vrai ?...

Étienne, malgré sa grande jeunesse, avait assisté déjà à bien des agonies. Au contact assidu des souffrances physiques et des douleurs morales il s'était en quelque sorte bronzé. La lutte suprême de la vie et de la mort le laissait non pas indifférent, mais froid, ce qui du reste arrive à tous les médecins très occupés. C'est une grâce d'état.

Il frissonna cependant de tout son corps en entendant les paroles d'Abel. Ses yeux se mouillèrent. Une indicible angoisse lui étreignit la gorge et lui serra le cœur.

Sans répondre à l'agonisant, hélas ! qu'aurait-il répondu ? Il appuya son doigt sur ses lèvres pour lui commander le silence...

—Que vous dit il, docteur ?... demanda M^{me} Leroyer avec épouvante.

—Rien qui doive vous inquiéter, madame... Notre cher malade voudrait dormir, et je vais préparer une potion qui lui donnera le sommeil...

Le jeune médecin s'approcha d'Angèle qui s'était laissée retomber, presque anéantie, sur son fauteuil.

—Mademoiselle Berthe, ajouta-t-il, voulez vous mettre à ma disposition du papier et une plume ?

Abel jeta au docteur un long regard attendri et reconnaissant.

La jeune fille s'empressa de placer sur une table tout ce qu'il fallait pour écrire.

Étienne rédigea une ordonnance.

—C'est la dernière... se disait-il. Pauvre mère !... pauvre sœur !...

Quand il eut achevé, il ajouta :

—Vous ferez prendre une cuillerée de cette potion à notre cher malade de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce que le sommeil soit venu...

—Vos prescriptions seront religieusement suivies... murmura la blonde enfant.

Étienne se tourna vers M^{me} Leroyer.

—Et vous madame, lui demanda-t-il, comment vous trouvez-vous ?...

—Bien faible, répondit elle d'une voix lente et sourde, l'angoisse et le chagrin me tuent...

—Soyez courageuse, je vous en supplie... poursuivait Étienne avec l'accent d'une tendresse toute filiale, raidissez-vous contre la douleur... Votre état, sans être grave, réclame des soins constants... Il vous faudrait du calme...

—Du calme !... répéta M^{me} Leroyer, d'un ton plein d'amertume. Est-ce que c'est possible, mon Dieu ?...

Et d'un geste furtif elle indiquait la couche où se mourait Abel.

—A quoi bon vivre ?... ajouta-t-elle tout bas, à quoi bon vivre, si je dois le perdre ?...

—Songez à votre fille...

—Vous avez raison, je le sais... je le sens... mais je ne puis songer qu'à lui...

M^{me} Leroyer se leva, prit le bras du docteur et l'entraîna dans la pièce voisine.

—Je veux savoir la vérité... lui dit elle avec une exaltation voisine de la folie, lorsque la porte se fut refermée derrière eux. Espérez-vous encore ?... Mon fils est-il perdu ?...

—La vérité, madame, la voici, répondit le médecin à qui la force manquait pour mentir : la science est impuissante désormais. La vie d'Abel, en ce moment, est dans les mains de Dieu qui peut faire un miracle.

—Alors, vous ne pouvez plus rien, vous ?...

Étienne ne répondit que par son silence. M^{me} Leroyer devint livide ; ses yeux s'agrandirent et prirent une expression d'effarement ; elle joignit ses mains et les éleva au-dessus de sa tête ; ses lèvres s'entr'ouvrirent pour pousser un cri de révolte contre l'implacable destinée qui tuait son enfant.

—Prenez garde... murmura vivement le docteur, prenez garde... il va vous entendre...

Il suffit de ces quelques mots pour enrayer la crise d'effrayant désespoir à laquelle s'attendait Étienne.

Angèle laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et des torrents de larmes inondèrent son visage incliné.

Le jeune médecin la contempla pendant quelques secondes avec une pitié profonde, puis il rentra dans la chambre d'Abel et s'approcha du lit.

—A ce soir, mon cher enfant, dit-il au malade en prenant une de ses mains qui n'était plus brûlante, mais glacée. A ce soir... et du courage...

L'agonisant tourna ses yeux vers le ciel. Un sourire de résignation vint à ses lèvres tachées de sang et murmura :

—Du courage : j'en ai...

Le médecin, s'arrachant à ce navrant spectacle, sortit en faisant signe à Berthe de le suivre ; tous deux entrèrent dans la pièce où M^{me} Leroyer, immobile, inerte et pleurant toujours, ressemblait à une statue de la Douleur.

—Docteur, fit la jeune fille en appuyant machinalement la main sur l'épaule d'Étienne pour se soutenir, car ses forces la trahissaient, mon frère verra-t-il se lever le soleil de demain ?...

—Faites préparer la potion, mademoiselle... dit Étienne, je reviendrai ce soir...

Berthe comprit pourquoi le médecin ne lui répondait pas.

Elle plongea sa tête dans ses mains et ses sanglots éclatèrent.

Étienne lui toucha doucement le bras.

—Songez à votre mère... murmura-t-il à son oreille en lui montrant Angèle qui, s'absorbant dans une pensée unique, ne s'apercevait même pas de leur présence.

—C'est vrai... balbutia la jeune fille, je dois songer que je vais être seule au monde pour veiller sur elle...

—Seule, non... balbutia Étienne, je serai là aussi, moi... Je remplacerai son fils...

—Merci, docteur... merci de votre dévouement et de votre affection... Au nom de ma mère, je les accepte...

Et elle tendit au jeune homme ses deux mains humides encore de larmes qui venaient de les inonder.

—Je vais faire préparer la potion... ajouta-t-elle en s'essuyant les yeux, et en s'élançant rapidement dans l'escalier.

Étienne adressa quelques paroles à M^{me} Leroyer qui ne parut point les entendre, et à son tour il descendit les trois étages qui le séparaient de la rue.

Son âme était profondément triste. Son cœur gonflé lui semblait mal à l'aise dans sa poitrine contractée par le chagrin. Il avait peine à refouler en lui les pleurs prêts à jaillir de ses yeux.

L'air du dehors le ranima en le frappant au visage. Il gagna la rue de Rennes et reprit le chemin du centre de Paris. Il se sentait plus calme, mais ses poignantes préoccupations n'en subsistaient pas moins.

Retournons à la chambre du malade.

Abel avait épié la sortie de Berthe et du docteur.

Il laissa s'écouler quelques minutes puis, lorsqu'il eut entendu la porte du logement se refermer, il se souleva sur son coude, lentement, pénible-

ment, et d'une voix presque indistincte d'abord, mais qui s'affermir peu à peu quoique toujours rauque et sifflante, il appela sa mère à plusieurs reprises.

M^{me} Leroyer entendit, ou plutôt devina cet appel et, secouant la torpeur désespérée qui l'engourdisait, elle s'empressa de se rendre auprès de son fils.

—Tu as besoin de quelque chose, cher enfant ? balbutia-t-elle en se penchant sur le lit.

—De rien, mère... répondit Abel, mais je veux te parler...

—Me parler ? répéta la pauvre femme.

—Oui... approche donc ton fauteuil et assieds-toi là... tout près... plus près encore, car ma voix est bien faible... j'ai besoin de causer avec toi en l'absence de ma sœur...

XXI

—Ne crains tu pas la fatigue, mon enfant bien-aimé ? répliqua M^{me} Leroyer en s'asseyant au chevet du lit. Tu sais que le docteur t'ordonne le silence...

—Qu'importe la fatigue ?... Il faut que je te parle, écoute-moi donc...

Il allait commencer. Un violent accès de toux arrêta la parole sur ses lèvres.

—Tu vois... balbutia Angèle, aussitôt que tu désoberis au docteur, cette maudite toux revient !...

—Qu'importe ? dit Abel pour la seconde fois. D'ailleurs, cela va mieux... c'est fini... Donne-moi ta main... incline ta tête vers la mienne, et fixe tes yeux sur mes yeux...

M^{me} Leroyer prit docilement la main de son fils, et étonnée, attendrie, troublée jusque dans les profondeurs de son être, elle le regarda.

—Mère, poursuivit l'agonisant qui par un suprême effort de sa volonté se donna un semblant de vie, écoute-moi bien, mais écoute-moi sans larmes, avec courage... avec résignation...

—Je t'écoute, cher enfant... répondit la veuve dont les pensées se heurtaient confuses. Que veux-tu me dire ?

—Je veux te préparer à la plus grande douleur que tu puisses ressentir...

—Abel... s'écria M^{me} Leroyer livide, Abel...

—Mère, reprit le mourant, ne m'interromps pas... Je t'ai demandé du courage et de la résignation... Je te les demande de nouveau... je te les demande au nom de mon père...

La veuve, en entendant Abel prononcer ces deux mots : MON PÈRE, tressaillit de tout son corps comme si la décharge d'une pile électrique venait de la frapper en plein cœur.

Son visage devint pareil à un masque tragique. Un éclair fauve jaillit de ses prunelles. Elle se redressa galvanisée et regarda son fils bien en face.

Ensuite elle répliqua d'une voix sourde, mais qui ne tremblait pas :

—Parle ! Au nom du martyr qui fut ton père, je t'écouterai avec courage, avec résignation !...

—Merci, mère ! Voilà comme je veux te voir à cette heure où je sens que tout est fini pour moi sur la terre...

Un tressaillement convulsif secoua les mains de M^{me} Leroyer.

—Pas de faiblesse ! poursuivit Abel, tu as promis, tiens ta parole !... Si le docteur te cache la vérité, moi je te la dis ! Je vais mourir et il faut que tu le saches, car nous avons un secret à garder et, jusqu'au jour de la réhabilitation, jusqu'à l'heure où justice sera faite, ma sœur doit ignorer que nous portons un nom qui n'est pas le nôtre.

—Parle, mon fils ! répéta la veuve, redevenue maîtresse d'elle-même.

Abel eut une suffocation, mais il trouva dans son énergie morale la force de lutter contre le mal et d'en triompher.

Il poursuivit :

—Quand Dieu va m'avoir appelé à lui, ma mort nécessitera de pénibles démarches... Il faudra produire des pièces authentiques aux bureaux de l'état civil, et ces pièces démontreront qu'Abel Monestier se nommait en réalité Abel Leroyer, et qu'il était fils de ce Paul Leroyer dont la tête est tombée sur l'échafaud il y a vingt ans... Demande donc à ton amour maternel de te soutenir demain comme il l'a toujours fait... Charge-toi seule de toutes les démarches, afin que Berthe ne puisse savoir qu'une souillure imméritée pèse sur nous !

la tombe de mon père ne porte qu'un seul mot

JUSTICE !! Que ma tombe, à moi, ne porte qu'un nom : ABEL... Feras tu cela, ma mère ?...

— Je le ferai...

— Tu me le jures ?

— Je te le jure !...

— Ta faiblesse ne te trahira pas ?

— Je serai forte...

— Merci, ma mère... Je pourrai mourir en paix... Le secret de honte sera bien gardé !...

— Il sera bien gardé... répéta la malheureuse femme d'une voix presque ferme, et jusqu'au jour de la réhabilitation, si ce jour doit venir jamais, Berthe ignorera que son père est mort pour payer la dette d'un autre... pour expier un crime qu'il n'avait point commis...

— Bien, ma mère, reprit lentement Abel. Il faut qu'il en soit ainsi... Mon père était innocent, nous le savons, nous en sommes sûrs ; mais ses juges aveugles l'on déclaré coupable, et les preuves matérielles de son innocence, ces preuves que nous cherchons sans cesse, nous échappent depuis vingt années... Pour les trouver aujourd'hui, il faudrait un miracle qui ne se fera pas... Nous espérons laver la tache sanglante qui souille la mémoire du martyr... espérance vaine... Je vais mourir et cette souillure existe toujours !...

Le jeune mourant s'était animé en prononçant ces dernières paroles...

Une quinte de toux effrayante vint le suffoquer, et de nouveau le mouchoir qu'il appuya contre ses lèvres se teignit de rouge.

— Abel, mon enfant bien aimé, tu souffres... tu souffres horriblement... balbutia la veuve du supplicé.

— Non... répondit Abel avec héroïsme. Tu vois que la crise est passée... Écoute, mère... écoute encore, car je n'ai pas fini... Plus d'une fois la pensée m'est venue de révéler à Berthe le terrible secret. Je voulais lui faire promettre de se dévouer à son tour à l'œuvre que nous n'avons pas pu mener à bonne fin... J'ai réfléchi... Pour traquer l'assassin au fond de l'ombre où il se cache, une jeune fille serait impuissante comme nous l'avons été... Elle succomberait sur la route hérissée d'obstacles et de périls... J'ai gardé le silence... Il faut que Berthe ne sache rien...

La voix d'Abel devenait si faible qu'elle arrivait à peine à l'oreille de sa mère qui, penchée vers son fils, retenait son haleine afin de mieux entendre.

— Cesse de parler... dit la malheureuse femme, cesse de parler, je t'en supplie... tu te tues...

Abel voulut continuer, mais la force lui fit défaut.

— Mère, bénis moi... je vais mourir... murmura-t-il.

Et sa tête retomba lourdement sur l'oreiller.

— Ah ! je te bénis !... je te bénis !... s'écria M^{me} Leroyer à travers ses sanglots, en soulevant le jeune malade dans ses bras et en couvrant de baisers son front humide et ses joues livides, je te bénis de toute mon âme, toi, le meilleur des fils...

L'agonisant parut se ranimer et reprit d'une voix sifflante :

— Mère... quand je ne serai plus là... tu iras seule... à la tombe de mon père... et tu lui porteras... en mon nom... une couronne... adieu... mère... adieu...

M^{me} Leroyer se tordait les bras.

— Non, balbutiait-elle, affolée par le désespoir, non... ne me dis pas adieu... non, ne me quitte pas, mon enfant bien-aimé... si tu pars, je veux partir avec toi...

Elle s'agenouilla près du lit, puis, levant vers le ciel ses mains jointes, elle poursuivit avec une sorte de délire :

— Seigneur mon Dieu... Dieu tout-puissant... Dieu de bonté... Dieu de justice... entendez moi... faites un miracle... N'ai je pas assez pleuré ? N'ai je pas assez souffert ? Vous voyez bien que je succombe... Pitié pour moi, mon Dieu... laissez-moi mon enfant...

Abel, qui ne pouvait parler, attachait sur sa mère un long regard d'une expression céleste.

En ce moment Berthe rentra, tenant une petite fiole.

La veuve du supplicé se leva d'un bond — Vite, la potion !... lui dit elle, vite !...

Et les deux femmes, soulevant la tête du mori-

bond, lui firent prendre une cuillerée du contenu de la fiole.

Il leur sourit et ferma les yeux.

Quittons pour un instant l'humble logis où tant de larmes avaient coulé déjà, où tant de larmes devaient couler encore.

Rejoignons Fil-en-Quatre et Plume d'Oie, arrêtés chez le père Loupiat, à la *Canette d'Argent*.

La bande de voleurs sur laquelle la police venait de faire main basse avait été conduite au poste de la barrière Clichéy.

Une voiture cellulaire vint prendre ces gredins pour les mener au dépôt de la Préfecture.

Quelques mots du commissaire ont expliqué pour nos lecteurs l'arrestation de Fil-en-Quatre.

Ce filou émérite, lorsque les opérations lucratives faisaient défaut, pratiquait avec succès le vol à l'étalage.

Il avait été signalé comme ayant soustrait une demi-douzaine de montres à la devanture d'un horloger.

Le signalement donné s'appliquant merveilleusement à Claude Landry, dit Fil-en-Quatre, le chef de la sûreté avait sollicité un mandat et fait opérer une perquisition au domicile du bandit, rue de la Charbonnière, au *Petit-Assommoir*.

Les montres cachées au fond d'une malle fournirent la preuve irrécusable que les soupçons ne s'égareraient point.

Il ne s'agissait plus que d'arrêter le voleur.

Ses habitudes étaient connues.

On devait infailliblement le trouver dans l'un des bouges qui fourmillait alors plus encore qu'aujourd'hui aux alentours des barrières de Paris, dans la zone comprise entre les boulevards extérieurs et les fortifications.

Justement une descente à la *Canette-d'argent* était ordonnée pour ce soir là.

Nous en connaissons le résultat et nous avons vu Fil-en-Quatre entrant en pleine révolte, cherchant à frapper le commissaire d'un coup de couteau, et n'échouant dans sa tentative que grâce à l'énergique intervention du mécanicien René Moulin.

Arrivés au dépôt, les voleurs arrêtés subirent la visite obligatoire.

On les fouilla, on leur enleva leur argent et les autres objets trouvés sur eux et dont l'état fut régulièrement dressé.

Ces formalités accomplies on leur fit franchir le seuil des vastes salles où se trouvent pêle-mêle voleurs, assassins, vagabonds, *mendiants truqueurs*, attendant qu'après un interrogatoire on les mette en liberté, ou qu'on les expédie dans une maison de prévention.

XXII

Le mobilier des salles consiste en lits de camp adossés à la muraille comme dans les corps de garde, en bancs grossiers et en lourdes tables.

Il y avait peu de monde cette nuit-là dans la salle qui reçut l'ex-notaire et Fil-en-Quatre, ce qui leur permit de trouver place sur l'un des lits de camp où ils s'étendirent l'un à côté de l'autre, tout au bout, de manière à s'isoler autant que possible.

Fil-en-Quatre, le sourcil froncé, la mine farouche, ne desserrait pas les dents.

L'ex-notaire ne soufflait mot non plus ; mais, comme il était naturellement bavard, ce mutisme ne lui plaisait point, et, au bout de quelques minutes, il jugea convenable de le rompre.

Il donna un coup de coude à son compagnon d'infortune et lui dit à voix basse, car la nuit, au Dépôt, le silence est obligatoire :

— A quoi réfléchis tu, camarade ?

— Et toi ? répliqua Fil-en-Quatre du même ton.

— Moi, je médite deux vieux proverbes.

— Quels proverbes ?

— Celui-ci d'abord : *Qui compte sans son hôte risque de compter deux fois !* et ensuite cet autre : *L'homme propose et la police dispose !*

— Je ne comprends pas les proverbes... grommela Fil-en-Quatre.

— C'est cependant la Sagesse des nations...

— Oui... Eh bien ! les nations ont trop d'esprit pour moi ! Ce que je pense ? c'est qu'au moment d'être cousus d'or, nous v'la au clou !... C'est qu'au lieu d'être étendus tranquillement dans notre lit, avec un traversin bourré de *papier Garat*, nous v'la sur la paillasse de bois du Dépôt, et que j'ai

en perspective je ne sais combien de mois de prison pour l'affaire des montres et pour m'être rébellonné contre le commissaire... Ça me semble peu drôle !...

— A qui la faute ?

— A moi, peut-être ?

— Oui, parbleu, a toi ! répondit l'ex-notaire que la perspective d'une condamnation semblait effrayer médiocrement. Tu as voulu nous donner rendez-vous à la *Canette d'argent*, et Jean-Jeudi t'avait répété sur tous les tons que l'endroit n'était point sûr...

— Tonnerre !... murmura Fil-en-Quatre en grinçant des dents. Ne me parle pas de Jean-Jeudi !

— Bah ! Pourquoi ?

— Parce que c'est un Judas auquel je dévisserai la tête à notre première rencontre !

Plume-d'Oie, tout interdit de cette sortie, demanda :

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Comment, tu ne comprends pas que c'est lui qui nous a vendus à la police ?...

— Allons donc !

— Tu trouves naturel qu'il ait manqué au rendez-vous ?

— Non, mais de là à être un Judas il y a loin, et je crois Jean-Jeudi incapable de vendre ses camarades...

— Eh ! notaire sans malice, pour faire le coup tout seul il était capable de n'importe quoi !... Pourquoi qu'il n'est pas venu ?

— Il sera peut-être arrivé trop tard...

— Des bêtises ! Il avait mangé le morceau... Le commissaire m'a dit : " *C'est justement vous que je cherchais !* " Tu l'as entendu ?

— Ça, oui.

— Eh bien ! qui donc, si ce n'est Jean-Jeudi, aurait pu lui raconter qu'on me trouverait à la *Canette d'argent* ?

— On avait opéré une perquisition chez toi et mis la main sur la pacotille... on connaissait ton signalement... on faisait une descente ruelle des Acacias... On t'a reconnu et voilà... Ça me paraît simple comme bonjour...

— Chacun son idée !... Tu arranges les choses à ta manière... Moi, je soutiens que Jean-Jeudi nous a fait pincer afin de ne partager avec personne le magot de la rue de Berlin... Mais je te fiche mon billet qu'il ne le portera pas en paradis !...

— Tu songes à manigancer quelque chose contre lui ? demanda Plume-d'Oie avec inquiétude.

— Rapporte-t'en à moi pour ça !...

— Tu veux le dénoncer ?

— Pourquoi pas ?

— Mais tu es fou, mon pauvre Fil-en-Quatre !... Tu as un hanneton dans ta guitare !... En parlant de l'affaire de la rue de Berlin, dont tu es l'allumeur et par conséquent le complice, c'est cinq ans de réclusion que tu empocheras, si tu n'attrapes pas les travaux forcés !

Fil-en-Quatre se gratta l'oreille.

— Tonnerre ! murmura-t-il, tu pourrais bien avoir raison...

— J'ai raison cent fois pour une... continua l'ex-notaire. Suis bien mon raisonnement : Si Jean-Jeudi n'a pas fait l'affaire de la rue de Berlin il s'en tirera blanc comme neige, et c'est toi qui *écoperas* à sa place... Est-ce clair ?

— Dame ! oui...

— Si Jean-Jeudi nous a fait pincer, ce n'est donc pas au sujet de cette affaire là ; il serait trop bête d'en parler, aucun commencement d'exécution n'ayant eu lieu. Si c'est à propos d'autre chose et afin de garder le coup pour lui tout seul quand nous serons sous les verrous, j'avoue que c'est bigrement canaille, mais je ne vois pas la nécessité de nous dénoncer... Nous sommes déjà bien assez compromis...

— Il faut cependant qu'il me le paye, et il me le payera...

— Comment ?

— Bah ! quand on cherche bien, on trouve.

La porte de la salle s'ouvrit pour donner passage à une fournée de rodeurs qu'on venait d'arrêter.

Toutes les places vides du lit de camp furent immédiatement envahies. Fil-en-Quatre et Plume-d'Oie durent cesser leur conversation.

L'ex-notaire s'endormit et ronfla bientôt de façon bruyante.

Son compagnon passa le reste de la nuit à réfléchir... Il combinait ses projets de vengeance.

Au point du jour les gardiens entrèrent et firent lever les dormeurs pour procéder au nettoyage des salles.

Les deux bandits reprirent à voix basse dans un coin leur entretien interrompu.

— On va t'appeler à l'instruction... dit Plume-d'Oie. Mettons-nous d'accord... J'ai contre moi une rupture de ban et pas autre chose... J'en aurai pour un an... Tu ne parleras pas de moi ?

— Non.

— C'est bien entendu ?

— C'est juré... sois sans crainte.

— Tu ne diras rien de l'affaire de la rue de Berlin ?

— Je n'en soufflerai mot.

— Tu pardonnes à Jean-Jeudi ?

Fil-en-Quatre serra les poings.

— Jamais de la vie ! murmura-t-il.

— Ainsi tu vas le dénoncer ?

— Ça me regarde... si tu veux que nous restions bons amis, je te conseille de ne pas t'occuper de lui...

— Cependant...

— Tonnerre ! interrompit le bandit, vas-tu me laisser la paix !

Les verrous grincèrent et la porte de la salle s'ouvrit de nouveau.

Sur le seuil se trouvaient trois gardiens, dont l'un tenait un papier couvert de noms.

Ce gardien fit quelques pas dans la salle et, après avoir consulté sa liste, il appela d'une voix forte :

— Prosper Landier...

— Présent... répondit un jeune homme de dix-huit ans, en sortant des groupes.

— Bernard Joliet...

— Présent...

— Claude Landry, dit Fil-en-Quatre... poursuivait le gardien.

— Présent...

Et le complice de Plume-d'Oie s'avança à son tour.

— A l'instruction... commanda le gardien.

Les trois hommes furent immédiatement remis aux mains des gardes municipaux qui, par des passages et des escaliers formant un véritable labyrinthe, les conduisirent à la galerie sur laquelle s'ouvrent les cabinets des juges instructeurs.

Fil-en-Quatre marchait la tête basse et s'absorbait en de profondes réflexions.

Il préparait ses réponses aux questions que lui adresserait le magistrat devant lequel il allait comparaître, et cherchait le moyen d'englober Jean-Jeudi dans son affaire.

Il fut appelé le premier.

Un garde municipal le poussa dans le cabinet et se plaça derrière lui.

Le juge d'instruction siégeait derrière son bureau.

Près de lui, devant une petite table, était assis le greffier chargé d'écrire l'interrogatoire de l'inculpé.

Le magistrat, avant de procéder à cette interrogatoire, jeta sur Fil-en-Quatre un regard inquisiteur.

Nous savons que le bandit n'avait point mauvaise figure et qu'il était très proprement vêtu.

L'impression produite ne fut pas défavorable.

Après ce rapide examen, le juge commença les questions d'usage :

— Vos noms et prénoms ? Votre âge ? Où êtes-vous né ? Etc., etc...

Fil-en-Quatre répondit du ton le plus doux et le plus humble aux interrogations ayant pour but d'établir correctement son état civil.

Après ces préliminaires indispensables on arriva aux faits sur lesquels reposait l'accusation.

— Vous êtes inculpé, lui dit le magistrat, d'avoir soustrait des montres à l'étalage d'un horloger du faubourg Saint-Denis... Qu'avez-vous à répondre ?

— J'ai à répondre que je suis fautif, mon juge... balbutia le voleur avec l'apparence d'une profonde contrition. Comment le nierais-je d'ailleurs, puisqu'on a trouvé les montres chez moi ?

— En effet, les voici...

Et le juge d'instruction les fit passer l'une après l'autre sous les yeux de Fil-en-Quatre.

— Néanmoins, reprit ce dernier, j'ose affirmer

que je suis beaucoup moins coupable que je n'en ai l'air...

Le magistrat fit un haut-le-corps.

— Moins coupable que vous en avez l'air ! répéta-t-il en regardant bien en face l'inculpé ; la prétention est au moins étrange ! Comment la justifiez-vous ? Au moment du vol vous avez été vu, et la police a saisi dans votre malle les objets volés !...

— Mon magistrat, je n'étais pas seul... je regardais faire... mais personnellement je n'ai rien décroché du tout...

XXIII

— Allons donc ! dit le magistrat, votre signalement a été donné...

— Parce que je me trouvais à côté de l'autre...

— Quel autre ? Votre complice ?...

— Oui, mon juge... C'est lui seul, parole sacrée, qui a mis la main sur les bibelots... Moi, je faisais le guet, tout bonnement...

— Et vous prétendez sans doute aussi qu'il a porté les montres chez vous ?...

— C'est la vérité, mon juge... Je me suis chargé de les garder jusqu'à ce qu'on trouve une occasion de s'en défaire... C'est ma complaisance qui m'a perdu...

— Complaisance intéressée, je suppose ?... Le partage de l'argent devait avoir lieu après la vente ?...

— Dame ! mon magistrat, c'était naturel.

— Comment appelez-vous l'autre voleur, ce prétendu complice ?

Fil-en-Quatre baissa la tête, en roulant entre ses mains sa casquette.

Un moment de silence suivit la question du juge.

— Allons, répondez ! dit ce dernier avec quelque impatience. Si vous n'êtes que complice, nommez l'auteur du vol, sinon vous me ferez croire à une invention maladroite ayant pour but d'éloigner de vous la plus grosse part de responsabilité... Vous êtes un récidiviste... Votre première arrestation avait déjà pour cause un vol à l'étalage... Vous n'aviez pas de mauvais antécédents, aussi ne vous a-t-on condamné qu'à deux mois de prison ; mais cette fois les juges se montreront sévères, vous enverront pour treize mois dans une maison centrale et vous placerez pour plusieurs années sous la surveillance de la haute police... à moins que vous ne prouviez l'existence d'un complice plus coupable que vous.

Fil-en-Quatre, en entendant le juge d'instruction, devint très pâle et se mit à trembler.

La surveillance cause à tous les voleurs un effroi insurmontable. C'est la nécessité, une fois sortis de prison, de résider dans l'endroit que la police leur assigne. C'est la quasi certitude d'être arrêtés s'ils viennent se réfugier à Paris, et de subir une nouvelle condamnation pour rupture de ban.

— Comment, mon juge, s'écria-t-il, pour une demi-douzaine de mauvaises montres, dont deux sont *en toc*, treize mois et la surveillance ! !

— C'est le moins qui puisse vous atteindre si vous êtes l'auteur principal du vol en question... Si vous n'en êtes que le complice on usera sans doute d'indulgence. Peut-être même deviendrait-il possible d'oublier que vous avez commis une tentative de voies de fait contre un commissaire de police...

Fil-en-Quatre joignit les mains et prit une physionomie suppliante et superlativement hypocrite.

— Oh ! mon magistrat, balbutia-t-il d'une voix qui semblait mouillée de larmes, il faut l'oublier... il le faut absolument... Je me repens de tout mon cœur, je vous le jure, et pour un peu vous me verriez pleurer comme une Madeleine... J'avais bu un ou deux coups de trop... J'ai été pris de colère en me voyant pincé... Je suis devenu aux trois quarts fou... Je ne savais pas ce que je disais ni ce que je faisais quand j'ai menacé, et j'en demande pardon à genoux au digne magistrat qui se donnait la peine de me venir arrêter lui-même...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

— Et que vous auriez tué bel et bien, probablement, sans l'intervention d'un brave garçon qui s'est jeté sur vous et vous a désarmé au péril de sa vie... Mais nous n'en sommes pas encore là... Finissons en avec l'histoire des montres et, je vous le conseille, nommez votre complice, si vous en avez un...

La suite au prochain numéro

THEATRE ROYAL

SPARROW & JACOBS . . . Propriétaires-Gérants

Semaine commençant lundi, le 29 novembre. Matinée tous les jours

Pièce à grand spectacle étonnant. Grande production de la sensation de l'époque.

VERSION ORIGINALE DE

THE WORLD

(VERSION LITTLE)

EN SIX ACTES ET HUIT TABLEAUX

Ce fameux drame sera représenté par M. J. Z. Little, supporté par une excellente compagnie. Décors entièrement nouveaux et effets de scènes magnifiques.

ADMISSION 10, 20 et 30 cts

LES NOUVEAUTES

Comme le public cherche toujours à se renseigner avec exactitude sur les magasins de nouveautés qui lui offrent le plus d'avantages, tant sous le rapport de la beauté que sous celui de la valeur des marchandises, nous lui indiquons le magasin de

Mr. JOSEPH DAGENAIS,
221, ST-LAURENT

Le visiteur ou l'acheteur sera certain de trouver là le meilleur assortiment possible en fait de nouveautés. Ils font une spécialité pour les

MANTEAUX DE DAMES

ET LES

HABILLEMENTS POUR MESSIEURS

Ils tiennent des marchandises de goût qu'on ne trouve pas ailleurs. C'est au public à en profiter.

EXPOSITION

D'UN

STOCK DE CHAPEAUX

nouveau du plus haut goût reçus cette semaine de

NEW-YORK

et exposés en vue des fêtes. Reçu aussi un assortiment considérable de Plumes, Plumes-Fleurs, Garnitures de chapeaux de tous genres, communs et riches, à la portée de toutes les bourses.

Une visite est sollicitée, et toute commande exécutée sous l'habile direction de Mlle Joliette, autrefois de New-York.

N'oubliez pas l'adresse :

MADAME J. E. VAINÉ,

1931 RUE NOTRE-DAME

LA PLACE POUR SE PROCURER LES MEILLEURS
THEES ET CAFES

AVEC GARANTIE ET SATISFACTION EST CHEZ

GEORGE BRISTOL,
177, rue Saint-Laurent, Montréal

CHAUSSURES !

Chaussures de tous genres, haute nouveauté et communes, confection supérieure à des prix extraordinairement bas.

Chaussures pour dames et enfants une spécialité. Chaussures à ordre exécutées promptement par des mains habiles ; prix défiant toute concurrence.

Claires à 5 cents de bénéfice par paire. Une visite conviendra l'acheteur des avantages qu'offre en ce moment la

MAISON N. GAGNON

89E, rue Sainte-Catherine, Montréal